

« La Mise à mort » – ou la lecture comme recherche

S'il est vrai que la pratique usuelle de lecture dans la vie est la lecture silencieuse – sauf circonstances exceptionnelles de communication, telles l'envie irrésistible d'un échange immédiat, le besoin d'une citation démonstrative, ou le discours comme expression orale achevée d'une écriture élaborée pour être dite... –, alors il faut rompre radicalement avec la pratique scolaire persistante de la lecture à haute voix. Lecture à haute voix, lecture ronron, lecture sommeil, où les sons proférés et entendus du mot-après-mot prennent tellement de retard sur le radar galopant de l'œil qu'ils finissent par se vider de toute signification. Qu'ils finissent par empêcher la lecture elle-même. Lecture pour « apprendre » à lire, qui se déroule en vérité comme contre-apprentissage. L'apprentissage réel ne peut être que celui de la lecture silencieuse.

L'erreur de nature de la lecture à haute voix dans les classes est de confondre l'épellation des sons, leur bruit, leur chant parfois ou leur rythme, avec le niveau d'existence de la réception intellectuelle ou sensible que le message écrit a suscitée – si toutefois il l'a suscitée, avec quelle vigueur et à quelle profondeur, et quelles ramifications (quelles harmoniques) il déclenche. Et de même que pour l'étude du vent (ou de l'électricité), ce n'est pas la chose-vent (ou la chose-électricité) qu'on va observer, mais les ramifications tangibles qu'il (ou elle) provoque, de même, ce sont les manifestations de la vie mentale qui vont servir, de matériau au travail de lecture, moins d'ailleurs pour, constater-noter-corriger que pour la réalisation par chacun, et par tous d'un auto-socio-apprentissage (jamais terminé) de la lecture. C'est-à-dire, de la pensée d'un autre. Ou plus exactement, de la personne qui s'exprime et se cache tout à la fois derrière cette pensée et ces mots.

Ce n'est donc pas *l'exercice de lire* (comme dire de l'écriture d'un autre) qui va être l'objet du travail de lecture, mais l'exercice de la pensée à travers (à partir de) la lecture. Ou plutôt, l'exercice de la pensée pour la lecture. Mieux encore, l'exercice de la pensée comme lecture... En fait, les questions posées dans le manuel traditionnel à la suite de chaque texte y prétendaient. Leur tort était d'être formulées pour obtenir réponses, et d'être formulées après coup. Après « lecture ». D'être conçues comme « évaluation », au sens trivial du terme, c'est-à-dire comme test de notation plus ou moins « déguisée »...

La rupture pour promouvoir une autre lecture, active, créatrice, c'est de renverser l'ordre des choses – comme dans la vie, quand on lit pour de bon. Dans la vie, on se pose des questions (on se fabrique des attentes) avant, on lit parce qu'on s'est posé des questions (fabriqué des attentes) : l'acte authentique de lire est un acte de recherche. Nous allons donc, nous aussi, poser des questions – mais des questions préalables au texte. Qui précèdent la connaissance du texte. Qui vont permettre aux élèves, comme le disait un garçon du CM avec une lippe gourmande, d'attaquer toute lecture « comme une enquête policière. » Comme un jeu de pistes permanent. Il suffit d'avoir vécu une fois la qualité du silence pendant la lecture individuelle pour en être convaincu.

Pas n'importe quelles questions. Elles s'étagent sur trois plans, répondant à des objectifs différents et permettant un apprentissage maîtrisé. Les premières sont les plus simples : il suffit de chercher dans le texte pour y trouver l'information adéquate – mais cette recherche élémentaire est la condition *sine qua non* pour traiter avec succès les questions suivantes. Pour les secondes, les réponses ne se trouvent pas *dans* le texte, mais dans la mise en relation à établir *entre* des éléments du texte. Les dernières concernent, quant à l'histoire qui constitue le texte, quant au sujet qu'il développe, ce qui n'a pas été précisé ni même raconté par l'auteur, et qu'on demande au lecteur d'imaginer. Toute écriture est comme un film, elle n'est jamais la « reproduction » totale d'un vécu (réel ou imaginaire), mais une série de séquences et de flashes. Lire, c'est aussi, s'imbriquant dans un film qu'on reçoit, s'en fabriquer un autre, à la fois complémentaire et personnel.

Ce silence extraordinaire, qui est celui du travail individuel, c'est-à-dire celui de la recherche, de la réflexion et de son écriture, est suivi de la confrontation des écritures à l'intérieur de chaque équipe : discussion vive, dans laquelle on verra les doigts fureter dans le texte pour exhiber le mot,

la phrase ou le paragraphe, qui fourniront la preuve de l'interprétation avancée (ou la contre-preuve...). Puis, c'est le brassage général : chaque équipe lit son rapport, complété ou contredit éventuellement par le contre-rapport du ou des contestataires irréductibles de l'équipe. Mais cette fois, les controverses englobent la classe tout entière, on se lance publiquement des extraits du texte dans l'arène. Et plus la querelle est chaude, plus on se jettera à la figure des lectures à haute voix, pour lesquelles l'intonation sera l'arme supplémentaire susceptible d'entraîner la reddition des contestataires.

Bref, des lectures à haute voix, non plus comme « exercices », mais en situation, passionnées (j'allais dire passionnelles), comme couronnement spontané de la lecture silencieuse, comme manifestations conflictuelles de la pensée réflexive et créatrice.

Dans nos stages, plutôt que d'expliquer magistralement, comme je viens de le faire pour mes lecteurs, la pratique nouvelle de lecture silencieuse avec questions préalables, nous préférons en faire vivre une aux stagiaires. Et, bien sûr, pas une lecture du type de celles qu'ils pourraient donner à leurs élèves, son apparente simplicité risquerait de parasiter l'évidence de son efficacité. Une lecture pour eux, adultes. Et adultes cultivés. Donc, une lecture difficile. Avec des questions également difficiles – pour lesquelles on a sauté délibérément par-dessus la formalisation du questionnement en trois niveaux. Mais, comme chacun sait, c'est la non-fuite devant les difficultés, en même temps que le détour distancié, qui permet de les résoudre... Le texte par moi choisi est le tout début du roman d'Aragon intitulé « La Mise à mort » Les stagiaires se partagent en trois groupes ; quand ils seront installés dans leurs salles respectives, l'animateur leur distribuera – avant de leur donner connaissance du texte – les questions suivantes :

groupe A

1° racontez les débuts du couple

2° les débuts du couple, à quelle date ?

3° souvent, quand on parle du Front populaire, on en parle comme d'une époque grisante. Quelle est l'expression dans le texte qui y fait référence ?

groupe B

1° ligne 4 : « je ne dirai pas le nom »... Qui est je ?

ligne 5 : « nous supposons »... Qui est nous ?

ligne 7 : « je vous demande un peu »... Qui est je ?

ligne 16 : « je ne me regarde pas »... Qui est je ?

ligne 29 : « je m'y serais bien plu »... Qui est je ?

ligne 36 : « je n'avais pas remarqué »... Qui est je ?

ligne 38 : « j'avais perdu »... Qui est je ?

ligne 44 : « je ne dis pas »... Qui est je ?

ligne 44 : « je me suis toujours rasé » ... Qui est je ?

2° « Je est un autre » – formule d'Arthur Rimbaud, citée par Aragon en tête du livre 2 de La Mise à Mort. Question : Et moi, est-ce que, moi aussi, je suis aussi un autre ?

groupe C

1° Quelle est l'anomalie (la maladie en quelque sorte) d'Antoine ?

2° Quelle est sa différence essentielle avec l'anomalie de celui qui a perdu son ombre ?

3° « Je est un autre » – formule d'Arthur Rimbaud, citée par Aragon en tête du livre 2 de La Mise à Mort. Question : Et moi, est-ce que, moi aussi, je suis un autre ?

Maintenant que le lecteur, à l'instar des stagiaires, a lu les questions, mais à la différence des stagiaires toutes les questions, il est temps pour lui de prendre connaissance du texte :

« Il l'avait d'abord appelée Madame, et toi le même soir, Aube au matin. Et puis deux ou trois jours il essaya de Zibeline, trouvant ça ressemblant. Je ne dirai pas le nom que depuis des années il lui donne, c'est leur affaire. Nous supposerons qu'il a choisi Fougère. Pour les autres, elle était Ingeborg, je vous demande un peu.

« Ne te regarde pas comme cela dans la glace, dit Fougère, reste un moment avec nous... » La scène se passe dans un petit restaurant à l'époque du Front populaire, quand les nappes étaient de linge à carreaux . blancs et rouges, l'air comme une bataille de confettis, avec le steack flambé au poivre, trois verres par personne, et l'accordéoniste aveugle qui venait de jouer « Marquis ».

Je ne me regarde pas dans la glace, dit Antoine, sans qu'on y prît garde, sa réputation déjà faite. S'il avait jamais insisté, quand Fougère disait cela, les gens auraient souri. Elle le lui disait toutes les fois qu'elle lui voyait soudain ce regard perdu. Qui eût jamais pu croire que, quand il regardait la glace, il regardait la glace et pas lui ? Il aurait bien voulu se regarder dans la glace. Même à Fougère, il n'avouait pas cette anomalie Cette fois, il n'y avait avec eux qu'un ami, Antoine s'était peu d peu absenté, tandis que Fougère et l'autre parlaient comme s'ils avaient été seuls. Ce miroir en l'air au-dessus d'elle...

C'était un beau miroir guilloché, de ce Venise à bords couleur de saphir, avec des étoiles taillées. Je m'y serais bien plu, j'aurais aimé pour moi ce cadre. Antoine soupira. Il ne pouvait pas se rappeler comment cela avait comment L'homme qui u perdu son ombre ne s'y trompe pas, il a fait un marché avec le diable et celui-ci a roulé se silhouette à ses pieds comme un petit tapis. Mais je n'avais fait de marché avec personne, je n'avais pas remarqué le moment où quelque chose s'était passé, pas su tout de suite que j'avais perdu mon image...

Un homme qui n'a plus d'ombre, c'est un scandale quand on s'en aperçoit. Personne ne voit que vous n'avez plus de reflet dans le miroir Soi-même, il a fallu vouloir faire, pur exemple, son noeud de cravate.

Après tout, ce n'est pas tellement gênant. Une femme, je ne dis pas. Je me suis toujours rasé à tâtons. »

Quelques notes succinctes sur les discussions

° A propos de la femme du couple, les uns lui attribuent quatre noms successifs – Aube, Zibeline, Fougère, Ingeborg. D'autres cinq, avec le nom que l'auteur avoue ne pas dire. A quoi quelques-uns disent six, car c'est Elsa qu'ils lisent en filigrane. Mais d'autres font observer que ça fait toujours cinq, le nom que l'auteur avoue ne pas dire étant (peut-être) celui d'Elsa. Plus Madame. Et même Toi, dit encore une autre. Ce qui fait donc, c'est selon, quatre, cinq, six ou sept, ou même huit façons pour l'auteur d'appeler cette femme. Autant de bouquets de violettes – écrit autre part Aragon. Et comme certains remarquent qu'il y a des désaccords parce que le texte est ambigu, quelqu'un rappelle que la pratique de contrebande chez Aragon est une pratique constante.

Quant aux débuts du couple, quelques-uns disent qu'entre le soir, non, l'après-midi, et le lendemain matin, « ils » ne se sont pas quittés. Un certain nombre protestent qu'on n'a pas le droit d'ajouter au texte. Mais alors, si chacun est rentré chez soi, il faudrait imaginer Antoine à son réveil

téléphonant : « Allo – soupir prolongé – Aube... » Nouvelle protestation : on suggère de représenter le temps par un fil tendu, sur lequel on placerait les divers événements. Mais un blagueur coupe la parole à l'amateur de graphiques : « Faire l'amour sur un fil, vous avez essayé ? »

Pour la date, on dit 36 ; puis 36-39, le temps du Front populaire ; non, 36-37, après ça s'est dégradé. Et même 35, pourquoi pas, un an pour la montée de la vague jusqu'à la marée victorieuse. Mais se sont-ils connus juste avant, ou beaucoup avant la scène du restaurant ? Les habitudes prises et les tics de langage du couple semblent incliner à la deuxième hypothèse – en fait, pour Aragon : et Elsa, leur rencontre est de 1928... Et ne pas oublier, dans tous ces temps enchevêtrés, celui de l'écriture du livre – 1969.

Tout le monde, avec une facilité déconcertante, mais il faut se méfier du piège permanent de la plus grande pente, avec aussi une certaine allégresse, cite pour évoquer cette époque grisante : « l'air comme une bataille de confettis ». Un esprit chagrin note tout de même que le steak, c'est très matériel. Et les trois verres, donc, pour la griserie, ça compte... Avec le contre-sens bien excusable des trois verres sur la table devant chaque assiette, alors . qu'il s'agit de la quantité de cognac pour flamber le steak.

° Qui se tient derrière les multiples « je » ? L'auteur ? Antoine ? Tantôt l'un, tantôt l'autre ? Ou les deux à la, fois ? Et toujours, quelque part, Aragon ?... Et le « nous », vraiment un pluriel de majesté ? ou celui du professeur de mathématiques quand il développe une démonstration ?... Et le « vous », un explétif, presque inutile, ou au contraire le premier appel à une complicité avec le lecteur ?

Faire éclater sur nous-mêmes l'ambiguïté de la provocation rimbaldienne – « je est un autre ». D'ailleurs, si moi je ne suis pas un autre, je ne peux pas rentrer dans le texte. « Moi, dit un stagiaire, qui c'est moi ? » Et un autre : « Moi, je suis aussi, en devenir, les autres. »

Bref, lire, avec son moi-je lisant, le moi-je de l'écrivain.

Les questions sont moins là pleur des réponses, qu'il faut d'ailleurs « construire » et non « trouver », que pour, que les stagiaires (ou les élèves) se posent d'autres questions. Des questions qui renvoient à d'autres questions... Pour être au clair, le but de ce travail n'est pas l'explication de texte, mais la lecture. Les questions préalables constituent en quelque sorte des portes d'entrée. Une invitation à une lecture plurielle.

Lecture avec questions préalables ou problème sans questions

QUAND LES QUESTIONS POSENT PROBLÈME

Par Martine LACOUR

Moscou - Janvier 1992. Nous attendons le froid, la neige, la ville superbe, le chaos.

Le froid est là, mais dans l'immensité des halls, les grands couloirs de briques et de marbre, les salles vides où quelques chaises nous serviront de tables pour écrire... mais que tant de voix viendront réchauffer.

Il neigera... mais dans nos yeux à Moscou, comme à Kiev, où tant de futurs possibles

commençaient à s'inventer.

Le chaos... il sera dans les têtes, les leurs, les nôtres, un chaos porteur de toutes les espérances... Immense !

Quatre jours pour animer un stage à Moscou, deux jours à Kiev, à la demande d'enseignants, de chercheurs du Comité Soviétique des éducateurs pour la Paix avec qui, pour certains d'entre eux, nous avons déjà travaillé lors de nos universités d'été et qu'une première délégation du G.F.E.N. avait rencontrés à Léninegrad en 1990.

9 militants du G.F.E.N. qui, chacun avec sa personnalité, ses passions, les démarches qu'il a préparées vont devoir encore figurer, inventer, improviser, rentabiliser au maximum leurs énergies... Ils attendent tant de notre "méthode" ! Alors, tout nous paraît essentiel à l'élaboration de notre grille de stage pour créer une dynamique articulée à la question de l'émancipation mentale : construire le "tous capables", opérer un renversement des fatalités, susciter l'envie d'inventer, se construire comme personne en construisant ses savoirs. Dans le même temps, les incertitudes quant au nombre des stagiaires, les difficultés de traduction (et il faut remercier ici en particulier Mila, Katia, Svetiana, Olga, Lidia), la nouveauté pour notre équipe de conduire ensemble un stage, vont nous obliger à choisir parmi toutes nos propositions de démarches, et parfois, le matin même, il faudra improviser.

Moscou, mercredi 8 janvier 1992. Lecture avec questions préalables ou problèmes sans questions ?

L'une en français, ou plutôt en littérature, puisqu'il y avait beaucoup de professeurs de lettres (nous avons tourné la difficulté de la langue puisque deux d'entre nous avait eu l'idée d'acheter "le journal d'un Fou" de Gogol, en français-russe). Cette démarche pose le problème de l'acte de lire comme acte de recherche, de re-création du texte, grâce à une série de questions données avant la lecture du texte *1

L'autre, en mathématique, une situation-clé pour commencer tout de suite à changer, où dans un problème de math, nous découvrons la rupture qu'apporte un problème dont on retire les questions *2.

L'une ou l'autre des deux "démarches" ?

La première intitulée : "lecture avec questions *préalables*" est une pratique directement réinvestissable dans l'approche de textes littéraires, qu'ils soient en français, en russe ou dans n'importe quelle langue, mais aussi dans l'approche de textes historiques, scientifiques... de tout texte, difficile et problématique. Les trois groupes de stagiaires sont en possession d'une série de questions, différentes pour chaque groupe, avant la lecture du texte... des questions choisies par l'enseignant (l'animateur) pour compliquer la lecture du texte, susciter tout un ensemble d'interrogations, permettre une approche différente du texte pour chacun des groupes, ce qui engendrera, au moment de la mise en commun des réponses trouvées, des discussions conflictuelles, une véritable lecture créatrice du texte, une re-création qui permet de prendre pouvoir sur le texte, en interrogeant le pouvoir de l'écrivain.

La deuxième intitulée : "problème sans questions" suscite toute une série de ruptures tant sur le plan pédagogique qu'idéologique. Deux groupes de stagiaires (en formation d'adultes) fonctionnent

avec le même énoncé de problème : dans un des groupes, le premier animateur propose de résoudre le problème en répondant aux questions qui l'accompagnent et dans l'autre, le deuxième animateur propose le même énoncé dont on a retiré les questions. Quand les deux groupes confrontent leur recherche, leurs résultats (ils ignorent avoir eu des situations de travail différentes), les uns découvrent que les questions les ont enfermés, et qu'ils se sont interdit de poser d'autres questions. Leur souci de répondre, de calculer, a occulté leur pouvoir de penser librement, alors que les autres ont eu un autre regard, un autre comportement face au texte qu'ils ont lu de façon active, critique, dans un travail de mise en relation et de réelle construction de savoir mathématique. Finalement, on enlève les questions pour mieux commencer à s'en poser ! Et quel outil en classe pour se construire une pensée méthodologique en élaborant, confrontant les multiples stratégies des uns et des autres !

Alors, l'une ou l'autre ? L'une (environ 3 heures) mais pas l'autre (environ 2 h. 30) ; nous n'avons pas assez de temps ! Nous percevons bien que choisir, c'est perdre quelque chose et tous les enjeux nous semblent ici, à Moscou, dans ce stage, indispensables à explorer. Alors, nous ne renoncerons pas à l'essentiel et nous allons inventer en faisant suivre l'une de l'autre, une nouvelle situation, une nouvelle démarche.

" C'est de la folie "pensons-nous, ça va devenir un pari ! Un défi pour travailler sur le rôle des questions dans les apprentissages, pour découvrir plus tard à Kiev, en l'animant pour la seconde fois, que ce peut être un formidable outil de formation pour s'exercer à la pratique d'une pensée libre, exploratrice, autonome, responsable - à l'inverse de la fonction d'exécution, d'application, de résolution qu'on enseigne si souvent à l'école.

PHASE 1 : Lecture avec questions préalables en littérature

Trois groupes - de 3 à 7 personnes, pour permettre des échanges où chacun pourra s'exprimer.

Trois séries de questions différentes pour chacun des groupes - des questions, qui sont des portes d'entrées multiples, inventées par l'animateur pour permettre des lectures plurielles du texte et faire en sorte que chacun, chaque moi-je lisant rentre dans le moi-je de l'écrivain.

Les questions sont données en préalable à la lecture du texte, sur une feuille à part, avec un court temps pour que, chaque participant se questionne, élabore des hypothèses, recherche l'insolite, l'énigmatique, le complexe.

Après la recherche dans les petits groupes, chaque groupe lira ses questions (les stagiaires découvrent alors qu'ils n'avaient pas les mêmes questions, et leurs réponses suscitent parfois des questionnements pour savoir aussi s'il s'agit bien du même texte !) et les discussions qui s'en suivent ne manquent pas d'être animées !

Voici le texte donné à Moscou et à Kiev, ainsi que les questions que nous avons inventées :

Groupe A :

1. quels sont les signes d'agitation dans le bureau ?

2. Mais qu'est-ce qu'un directeur ?
3. De quoi le barbier de la rue aux Pois serait-il responsable ?
4. De qui les femmes sont-elles réellement amoureuses ?

Groupe B :

- 1) Quelles sont les différentes fonctions sociales signalées dans le texte ?
- 2) Quels sont les signes de mépris du personnage pour son premier métier ?
- 3) Comment ce fonctionnaire a-t-il pu devenir roi ? A votre avis ?

Groupe C :

- 1) Pourquoi le personnage est-il allé au ministère puis dans l'appartement du directeur ?
- 2) Qu'est-ce qui agite le plus le personnage ?
- 3) Comment cet homme a-t-il bien pu devenir fou ?

Si la lecture s'est faite silencieusement pour prendre connaissance du texte, très vite les participants vont lire à haute voix, en réelle situation de communication, pour argumenter ce qu'ils ont dit, apporter une contradiction, convaincre.

86' jour de Martobre. Entre le jour et la nuit.

Aujourd'hui, l'huissier est venu me dire de me rendre au ministère, car il y avait plus de trois semaines que je n'assurais plus mon service.

Je suis allé au ministère pour rire. Notre chef de section pensait que j'allais lui faire des révérences et lui adresser des excuses, mais je l'ai regardé d'un air indifférent, ni trop courroucé, ni trop bienveillant, et je me suis assis à ma place, comme si je ne remarquais rien... J'ai regardé toute cette vermine administrative et me suis dit : "si vous saviez qui est assis parmi vous, que se passerait-il ?" Seigneur Dieu ! quel tohu-bohu cela soulèverait ! Le chef de section lui-même me ferait un salut jusqu'à la ceinture, comme il fait maintenant pour le directeur. On a placé des papiers devant moi, afin que j'en fasse un résumé. Mais je ne les ai même pas effleurés du bout des doigts.

Quelques minutes plus tard, tout le monde s'est mis à s'agiter. On avait dit que le directeur allait venir. Beaucoup de fonctionnaires ont couru, à qui se présenterait le plus vite devant lui. Mais je n'ai pas bougé. Quand il a traversé notre bureau, tous ont boutonné leurs habits, moi, j'ai fait comme si de rien n'était ! Qu'est-ce que c'est qu'un directeur ? Que je me lève devant lui ? Jamais ! Quel directeur est-ce là ? C'est un bouchon, pas un directeur. Un bouchon ordinaire, un simple bouchon, rien de plus. Comme ceux qui servent à boucher les bouteilles.

Ce qui m'a amusé plus que tout, c'est quand ils m'ont glissé des papiers, pour que je les signe. Ils s'imaginaient que j'allais écrire tout en bas de la feuille. chef de bureau un tel. Allons donc ! J'ai gribouillé, bien en vue, là où signe le directeur du département : "Ferdinand VIII". Il fallait voir le silence respectueux qui a régné alors ! Mais j'ai fait seulement un petit geste de la main, en disant : "je ne veux aucun témoignage de soumission !" et je suis sorti.

Du bureau, je me suis rendu tout droit à l'appartement du directeur. Il n'était pas chez lui. Le valet a voulu m'empêcher d'entrer, mais je lui ai dit deux mots : les bras lui en sont tombés. J'ai gagné directement le cabinet de toilette. Elle était assise devant son miroir : elle s'est levée brusquement et a fait un pas en arrière. Mais je ne lui ai pas dit que j'étais le roi d'Espagne. Je lui ai dit seulement qu'elle ne pouvait même pas s'imaginer le bonheur qui l'attendait, et que nous serions réunis, malgré les machinations de nos ennemis. Je n'ai rien voulu ajouter de plus et j'ai quitté la pièce.

Oh ! quelle créature rusée que la femme ! C'est seulement maintenant que j'ai compris ce qu'est la femme. Jusqu'à présent, personne ne savait de qui elle est amoureuse : je suis le premier à l'avoir découvert. La femme est amoureuse du diable. Oui, sans plaisanter. Les médecins écrivent des absurdités, qu'elle est ceci, cela... Elle n'aime que le diable. Voyez là-bas, celle qui braque ses jumelles de la loge du second rang. Vous croyez qu'elle regarde ce personnage bedonnant décoré d'une plaque ? Vous n'y êtes pas, elle regarde le diable qui se tient debout derrière lui. Tenez, le voilà qui se dissimule sous son habit. Il lui fait signe du doigt ! Et elle l'épousera. Elle l'épousera !

Et tous ceux que vous voyez là, tous ces pères de famille gradés, tous ces hommes qui font des pirouettes dans toutes les directions et qui prennent la cour d'assaut, en disant qu'ils sont patriotes, et patati et patata : des fermes, des fermes, voilà ce que veulent ces patriotes ! Leur père, leur mère, Dieu lui-même ils le vendraient pour de l'argent, les ambitieux, les Judas ! Et cette ambition illimitée provient de ce qu'ils ont sous la lurette une vésicule qui contient un vermisseau de la grosseur d'une tête d'épingle ; c'est un barbier de la rue aux Pois qui fait tout cela. J'ai oublié son nom ; mais on sait de source certaine qu'il veut, avec l'aide d'une sage-femme, répandre le mahométisme dans le monde entier, et on dit que c'est pour cela que la plus grande partie du peuple français confesse la foi de Mahomet.

Extraits du "Journal d'un fou"

L'animateur, dans cette situation, permet que les stagiaires discutent entre eux, confrontent leurs avis... Il pointe les contradictions ; il est présent mais intervient peu, il ne dirige pas les pensées, car en fait, le seul maître, c'est le texte. Toute lecture, toute interprétation, toute compréhension du texte est à égalité avec une autre. Chacun parlera de sa conception de la folie, de celle de l'amour, de la femme, des relations hiérarchiques;.. pour comprendre qu'il n'y a pas une seule lecture, mais des lectures multiples. Fou ou roi ? Fou et roi ? "C'est la société qui fabrique le fou" dira une stagiaire à Kiev et à partir de là, s'est engagée une discussion philosophique et politique certainement passionnante, puisque les interprètes, elles aussi dans la discussion, en oublièrent de traduire !

L'analyse de cette première phase de travail dont l'ordre inversé des choses (les questions avant la lecture pour une lecture créative du texte et non une explication !) la variété des questions possibles, celles des réponses complexes, parfois contradictoires (grâce au premier travail d'hypothèses, à la confrontation dans le petit groupe et celle en grand groupe), ont montré avec force comment l'enseignement, pensé autrement, peut permettre le cheminement libre de chacun et la possibilité de l'exercice jubilatoire de la pensée à travers la lecture.

PHASE 2 : lecture avec les questions préalables en mathématique

(...)